



ACCENT GRAVE

NELLY ARCAN

1 BANANE, 50 FEMMES

Suivre l'actualité nous apprend des choses. Entre autres que les événements sont plus ou moins importants selon leur caractère sanglant. Puis il y a tout ce que l'on en dit dans les médias. C'est souvent inutile, ou petit, quand on fait un plat autour d'un crucifix à l'Assemblée nationale, dont on tente de définir s'il est une référence culturelle ou un symbole religieux. Et c'est parfois cauchemardesque, quand le monde entier doit se pencher sur l'exhumation de plusieurs dizaines de cadavres de femmes assassinées par un meurtrier en série, quand on découvre qu'une porcherie comme celle de Robert Pickton, en Colombie-Britannique, peut devenir une fosse commune, servir accessoirement de mangeoire à cochons, eux-mêmes destinés à être mangés par des hommes (l'emploi du genre masculin vise l'économie).

On se dit une chance que l'art existe. Tenez, par exemple, César Saëz, cet artiste québécois qui a indigné notre indéfectible individu moyen, parce qu'il a conçu une banane géante géostationnaire qu'il souhaite faire flotter dans le ciel du Texas, afin de faire sourire W., a justifié l'artiste. Dépassé par la «vision» de Saëz le grand public s'est mis à japper, trouvant scandaleux que ce projet ait été subventionné de 65 000\$ par le CAC et le CALQ.

Dans une lettre ouverte un citoyen prétendument artiste a fait paraître ceci: «Il serait intéressant de voir ces organismes diffuser plus largement les résultats de leur activité et se soumettre ainsi tant à la critique des médias qu'à l'approbation du public. Cela aurait pour effet d'assainir le milieu artistique [sic] tout en cultivant le goût du public pour l'art [re-sic].»

Saisissez-vous l'idée? On parle d'une démocratisation de l'art et de sa consommation face à une clientèle exigeant satisfaction. On parle d'une aliénation de l'art au grand public.

On peut se demander ce que penserait la masse critique des citoyens, ces guetteurs des fonds du CAC et du CALQ, du duo d'artistes dano-argentin, «incendiaires virtuels», qui ont récemment mis le feu à un musée d'art moderne avec des projections vidéo, en faisant grimper sur ses murs des flammes gigantesques et dévorantes, comme une Rome incendiée devant un Néron sardonique...

QUAND LA PENSÉE ACHOPPE

Mais revenons à nos moutons que, mine de rien, je tente de contourner, tant ils sont au-delà de l'imagination, plus inaccessibles encore, et de loin, qu'une banane géante qui nous sourit depuis le ciel texan.

Robert Pickton, ce (présumé) meurtrier qui fait les manchettes, aurait avoué avoir tué 49 femmes; derrière ces femmes tuées il visait un chiffre: 50. Un chiffre rond donc, édifié sur des cadavres.

Et tout à coup, on ne trouve plus rien à dire, même les chiens cessent de japper. Dans les journaux, on rapporte des faits rattachés au procès, ce que Pickton aurait dit à un policier travesti en prisonnier, à propos du nombre de ses victimes, 49, qu'il aurait bien voulu faire basculer à 50. On fait le décompte des restes humains parmi lesquels on a trouvé un jouet sexuel et des menottes, deux têtes jetées dans des seaux rangés dans un congélateur, coupées à la verticale avec une scie, puis une autre tête ailleurs, dans une poubelle de l'abattoir.

On reste sans voix quand on entend Derrill Prevet, l'avocat de la défense, affirmer que Pickton n'a tué aucune de ces femmes. On se demande tout bas à quoi Pickton peut bien rêver la nuit, on se demande si Prevet n'a pas, lui aussi, la trempe d'un psychopathe.

La seule parole qui soit tenable est celle de l'expertise. Lundi soir, on a pu entendre à Radio-Canada un spécialiste des tueurs en série, Stéphane Bourgouin, qui a établi en gros ce que les meurtriers en série, très différents les uns des autres, ont en commun; d'abord, qu'ils ne souffrent pas; ensuite, qu'ils n'ont jamais de remords et sont incapables d'éprouver le moindre sentiment pour un autre être humain; enfin, qu'ils ne sont pas réhabilitables. Le plus important à retenir est qu'ils sont tous responsables devant la loi, ne souffrant pas à proprement parler d'aliénation mentale.

La seule façon de les ébranler, en fait, est d'empêcher le plaisir qu'ils trouvent à tuer, torturer, violer, en les emprisonnant.

Du côté de ces meurtriers, il n'y a point de salut. C'est peut-être la raison pour laquelle il n'y a pas grand-chose à en dire.

Malgré cela, il est à parier que l'on en fera un film qui fera courir les foules, dans quelques années...

CLUB LACITÉ
Courez avec nous!

3575 avenue du Parc, Montreal, www.clublacite.net (514) 288-8221

1.14 \$ +taxes par jour
*Tarif basé sur un abonnement d'un an.

e. Vivre.
de Brigitte Raentjens d'après Virginia Woolf
avec Céline Bonnier,
Marie-Claude Langlois
et Sébastien Ricard

«JE PENSE À CHOIX QUE L'APPTITUDE À RECEVOIR DES CHOSES EN-T-ELLES QUI SONT DE MOI UN ÉCRIVAIN»
VIRGINIA WOOLF, *In A Room of One's Own*

UNE CRÉATION DE SIBYLLES EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C
DU 23 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2007
BILLETTERIE USINE C : 514 521.4493
1345, AVENUE LALONDE

SIBYLLES
USINE C

PHOTOGRAPHIE : ANNELE FACCHETTI | BOULDER : T. FERRÉ